

Impuissance

Je ne sais pas si je sais vivre.

Plusieurs fois chaque jour je devrais arrêter
L'instant qui se faufile et fuit,
Et désespérément me cramponner à lui.

Je devrais serrer sur mon cœur
Les voluptés que j'ai conquises
Contre les hommes et la bise,
Sentir en moi, autour de moi sourdre la vie,
Entendre murmurer, dans l'espace et le temps,
Le cantique éternel des recommencements,
Tandis qu'éparpillé, distract, hors de mon centre
Je ne puis retenir mon esprit qui combat
Pour m'enlever deçà, delà
Des bonheurs qui de loin sont clairs et définis
Mais sitôt près de moi paraissent des brouillards.
Chaque matin je suis mordu
Du besoin d'aller vers un but
Que mon désir découpe au lointain, dans la paix.
Plus loin, toujours plus loin la plaine reposante !
Et je marche... mais quand j'arrive,
Comme si j'apportais avec moi la tourmente,
Je trouve une prairie hérissée par le vent.

Je cherche en vain la vérité.

Un homme dit : « Elle est ici, »

Un autre fait signe : « Elle est là, »

Mais je ne trouve rien qu'un décalque d'eux-mêmes.

Je ne sais s'il vaut mieux être un simple d'esprit

Auquel on a tracé sa route,

Ou celui qui s'abreuve à toutes les idées,

Qu'assaillent tous les doutes.

Je ne sais s'il vaut mieux que le monde déploie

Les sombres violets et le pourpre du mal

Parmi quoi la bonté, pur diamant, flamboie,

Ou qu'il devienne sage et terne.

Je ne sais même pas

Si mieux vaut une nuit d'orgie ou de pensée.

Je repousse du pied des dieux

Que dans mille ans d'autres, peut-être, adoreront

Comme je l'ai fait à mon heure.

Parmi les vérités contraires,

Chacune calmante à son tour,

Je suis comme au milieu des plantes salutaires

Mais dont nulle ne peut me soutenir toujours.

Je ne sais pas encore

Si je n'ai pas toujours rêvé.

Tout à coup je perçois que jaunissent les feuilles

Et je dis : C'est l'automne !

Mais qu'ai-je donc fait de l'été ?

Je cherche alors ce qui m'advint dans le passé,

La colonnade de ma vie,

La volonté libre et suivie

Par laquelle je fus moi-même éperdument.

Les montagnes et les vallées de l'existence
Impérieusement dictèrent ma conduite.
La faim me bouscula jusqu'aux lieux d'abondance,
Mon courage naquit de l'effroi d'un malheur,
D'un malheur à venir plus grand
Que celui du moment.
Je ne sais sur quoi m'appuyer,
Je vis de mouvement et rêve de bonheur
Alors que le bonheur, m'arrêtant, me tuerait.
Aucun jour ne ressemble au jour qui le précède,
Incessamment la voix des âges se transforme.
Je passe au milieu de mes frères,
Je les vois se rosir de la flamme première,
Puis se plisser, pareils à des autres vidées,
Et, quelque matin, disparaître.
Magiquement croît la forêt
Où jadis l'herbe s'étalait.
La vie aux formes innombrables
S'impose à mes regards, me commande, m'étreint
Sans dévoiler ses fins.
Et, face à l'étendue, ballant, désemparé,
Perdu sur cette terre absurde
Où nul ne pénètre les autres,
Où nul ne se connaît lui-même,
Où nul ne comprend rien,
Je crie mon impuissance aux formidables forces
De la matière en marche, éternelle, infinie.

Alphonse Beauregard (1881–1924)